



## ROBERT OUVRIER (1937)

### *Fils d'Albert Ouvrier et Marguerite Bermond*

« Dans la maison dont je suis propriétaire maintenant, rue Joseph Bermond, des soldats sénégalais ont habité là au début de la guerre. Ils campaient plutôt, toute une troupe. Je me souviens de ça.



*Albert et Marguerite, les parents de Robert, avec trois de leurs enfants avant-guerre*

Mon père qui avait quatre enfants n'a pas été mobilisé. Pendant « la drôle de guerre » il avait une carte de France et il marquait au fur et à mesure les endroits où l'ennemi nous faisait reculer !

Nous avions des nouvelles par le journal mais aussi par la radio. Ma famille écoutait Radio Londres, *les Français parlent aux Français*, je me souviens de la petite musique. C'était important. Quand il y avait cette émission il ne fallait pas trop parler pour ne pas déranger. J'étais gamin à l'époque.

Les Italiens c'étaient des cousins. C'était typique de voir ça. Ils vivaient avec les familles valbonnaises, certains étaient même parents !

Les Allemands qui les ont remplacés étaient plutôt des pères de famille. On les avait mis à l'arrière parce qu'ils ne risquaient pas grand-chose. Beaucoup étaient âgés, ils n'étaient pas méchants. Sauf quelques jeunes un peu plus virulents...

La nuit ils tiraient dans les volets quand on n'éteignait pas la lumière dans les maisons. Ils tiraient plus ou moins à blanc. Ce n'était pas pour nous faire du mal, plutôt pour nous faire peur. Alors on fermait les fenêtres au maximum. Sur les véhicules ou les vélos il fallait mettre des tons bleus pour ne pas être vus de loin.



*Une des épiceries du village rue de la République*

Nous avions des tickets pour la nourriture. Je me souviens que lorsqu'on allait à l'épicerie et que les Allemands arrivaient, il fallait que tout le monde se pousse. Ils raflaient tout et nous il ne nous restait que les étagères vides. M. Dhumez du domaine d'Argeville-en-

Provence nous distribuait du lait à l'école. C'était un homme important, un personnage, toujours avec des gants blancs.



*Le château de Beaumont aujourd'hui*

Mon père était en charge de la surveillance du château de Beaumont pour le compte des propriétaires américains avec qui il était ami. Il les tenait informés de ce qui se passait là-bas. J'allais avec lui quelquefois. Il disait aux Allemands : c'est moi qui suis le responsable. Alors ils nous recevaient. Les officiers vivaient dans le château. Ils avaient emporté toute l'argenterie, tout le mobilier pour l'envoyer en Allemagne. Ils avaient pillé complètement le château. J'avais le droit de me baigner dans la piscine. Les Allemands ne nous embêtaient pas, ils nous laissaient faire.



*Charles Brody*

En juin 1944 mon père a caché un médecin juif, le docteur Charles Brody (*voir son portrait en fichier séparé*). Il l'a caché jusqu'à la Libération dans une chambre qu'on n'avait pas le droit d'ouvrir. Il lui donnait à manger la nuit. Personne n'était au courant pas même mon grand-père Joseph Bermond qui habitait

avec nous. Il a été fâché quand il l'a appris parce que cela avait mis toute la famille en danger.

Après le débarquement du 15 août 1944, le château de Beaumont a été visé par les Amé-

ricains car les Allemands y étaient encore. Ils ont envoyé plusieurs bombes autour du portail mais ils n'ont pas eu le château. Ils tiraient de la mer, donc ce n'était pas précis du tout.

Avec les copains on s'amusait. On descendait la rue en carriole tandis que les petits éclats d'obus tapaient autour de nous.

Une ou deux nuits, quand ça bombardait un peu trop, mon grand-père qui était âgé à l'époque, il avait plus de 90 ans, nous a fait coucher sous un rocher au bord de la Brague. On avait emporté des matelas. On se sentait un peu protégés là.

J'étais gamin, je courais partout. J'allais voir les blessés sur la place des Arcades au café Pons [où se trouvait l'hôpital de campagne allemand]. J'ai vu couper la jambe d'un soldat carrément à vif ! Je me souviens encore des cris.

Pour les Allemands c'était la débandade. Ils quittaient Beaumont avec leurs véhicules et leur matériel. Une fois on leur a barré la route avec nos carrioles. Ils étaient debout dans leur voiture derrière nous, furieux qu'on les empêche de passer !

Leurs chevaux tiraient les canons et quand ils arrivaient dans la montée vers le haut du village, on les voyait patiner. Un jour, M. Barralis, un notable de Valbonne, lui aussi toujours avec des gants blancs, était venu faire des courses et il avait attaché son cheval juste avant la côte. Les Allemands avaient un cheval bien fatigué. Alors ils ont détaché celui de M. Barralis et ils ont mis le leur à la place. Il était furieux quand il est revenu. Les Allemands avaient fauché son beau cheval !

Un jour mon père est revenu à vélo de chez un paysan où il avait été chercher des légumes. Il n'avait pas de lumière à son vélo et, au niveau du pont, il est tombé dans un trou de mine. Tous les légumes se sont renversés. Les Allemands avaient miné le pont pour le faire sauter !



*La mairie rue Grande pendant la guerre*

A la Libération quand les Américains ont bataillé à Pierrefeu, je revois les prisonniers les mains sur la tête. Il y a eu des combats au corps à corps. J'ai assisté à ces combats entre les Allemands et les Américains. Un des soldats a été tué, un jeune officier. Ca m'a fait un coup de voir une personne morte.

Pour nous, la Libération c'était la fête. Les Américains étaient sur la place devant les commerces et ils nous donnaient des bonbons, des chewing-gums. On repartait avec toutes ces gâteries qu'ils nous distribuaient.

Comme je connaissais les moindres recoins du château de Beaumont, avec mon copain Jeannot [Bellissen] c'est nous qui avons accompagné les membres de la mairie de l'époque. On leur a montré comment entrer dans le château, passer les portes. On connaissait tout par cœur, on était les guides, les caïds !

Mon père possédait une traction avant et Joseph Pagano [le président du Comité de Libération nationale] l'avait plus ou moins réquisitionnée : mon père la lui prêtait quand il en avait besoin. Un jour il en a eu assez. Il l'a cachée et il lui a dit qu'elle était tombée en panne. M. Pagano lui a proposé de la réparer mais il a refusé et il ne la lui a jamais redonnée.

J'aurais pu ne plus être de ce monde parce que quand les Allemands sont partis, ils ont laissé toutes leurs munitions, sans compter les bombes larguées par les Américains.

Avec les copains on désamorçait les obus. On prenait la poudre qui était en paillettes pour en faire des feux d'artifice.

Un élève de ma classe, après-guerre, s'est fait sauter avec une grenade qu'il avait trouvée... »